



d'Archéologie et d'Histoire du pays de Liège

Siège social: 13, quai de Maastricht, 4000 Liège

SEPTEMBRE - DECEMBRE 2003

INSTITUT
ARCHEOLOGIQUE
LIEGEOIS

N° 4 (tome II)

HUBERT SARTON, LE PLUS RENOMMÉ DES HORLOGERS LIÉGEOIS

Dieudonné-Hubert Sarton, appelé plus communément Hubert, est né à Liège le 3 novembre 1748. Dès sa prime enfance, il fait preuve de réelles aptitudes envers les sciences et la mécanique. A partir de 1762, son oncle et parrain Dieudonné Sarton, lui apprend le métier d'artisan horloger. Vers 1768, dans le but de se perfectionner, il se rend à Paris, où il travaille au service de Pierre Leroy, fils aîné de Julien, horloger du roi de France. Vers 1772, déjà passé maître dans l'art horloger, il revient à Liège et s'y établit définitivement.

Sarton est nommé «horloger de la Cour» par le représentant de la Maison de Habsbourg, le Duc Charles Alexandre de Lorraine, Gouverneur général des Pays-Bas Autrichiens, de 1744 à 1780. Toutefois, c'est grâce au prince-évêque François-Charles de Velbruck (1772-1784), grand mécène qui privilégie et développe les Arts et les Sciences qu'Hubert Sarton se fait connaître sur le plan européen et qu'il peut réaliser ses plus belles œuvres. Le prince-évêque le nomme son «premier mécanicien» et il lui confie la création du premier noyau de la Société Libre d'Emulation, fondée en 1779.

Les années allant de 1775 à 1810 constituent la période la plus prolifique dans la vie de Sarton. Il réalise de nombreux mouvements d'horlogerie, parfois insérés dans des boîtes de fabrication française, comme c'est le cas pour le splendide cartel (horloge comportant une console d'applique), conservé au Musée d'Ansembourg. Un cadran émaillé blanc, signé Sarton, avec les aiguilles finement travaillées est abrité dans une boîte en bois recouverte d'écaïlle et incrustée de motifs d'œillets en laiton. En outre, la caisse et la console regorgent d'orne-

Publication trimestrielle de l'Institut archéologique liégeois

ments en bronze doré, avec motifs de rocaïlle, de feuillages entremêlés et même une scène à caractère exotique comblant le vide sous le cadran.

Remarquons aussi les magnifiques pendules de style Louis XVI, l'ensemble supportant le cadran est constitué d'un portique sur socle, alliant marbre blanc, bronzes dorés et médaillons en porcelaine présentant des scènes avec personnages.

La pendule à six cadrans, réalisée avant 1795, est l'une des plus prestigieuses d'une série d'horloges à cadrans multiples, sans cabinet, que Sarton ait réalisées. Le socle en marbre noir est orné de plaques en métal doré, le motif central représentant des amours musiciens. Deux arcs cintrés constituent la monture des cadrans au fond émaillé blanc et au pourtour doré, l'ensemble alliant allégresse, prestige et virtuosité technique. Les six cadrans sont disposés de façon harmonieuse et ont chacun une spécificité horlogère. Le cadran faïtier indique « l'heure réelle » ou « heure solaire » (donnée par le cadran solaire) de pas moins de 53 lieux différents situés à divers endroits du globe. Le cadran juste en-dessous est muni d'aiguilles à soleil ou croissant de lune et donne les heures de lever et de coucher du soleil, tandis que le cadran central indique le jour, le mois, l'heure moyenne (donnée par la montre) avec minutes et secondes ainsi que l'heure solaire. Le cadran de gauche signale les jours de la semaine, tandis que celui de droite indique le millésime, celui-ci couvrant les années 1795 à 1844. Enfin, le cadran inférieur donne les phases de la lune, apparaissant sur un fond bleu nuit.

Une autre pièce intéressante, créée par Sarton, appelée pendule de Compagnie, comportait un ingénieux mécanisme permettant au cadran de se mouvoir de gauche à droite, à intervalle régulier, en décrivant un demi-cercle, rendant l'heure visible à plusieurs personnes, situées à différents emplacements d'un salon.

Notons aussi que l'horloger liégeois a réalisé une montre automatique avec un dispositif ingénieux (« une espèce de battant en cuivre »), c'est-à-dire une montre qui se remonte par le mouvement de la marche de la personne qui la porte dans son gousset. Elle a été déposée à l'Académie des Sciences en 1778.

Sarton était un horloger mécanicien hors pair, ayant créé plusieurs horloges, pendules et montres, mais il nous a aussi laissé de nombreux mémoires, rapports et documents scientifiques reprenant divers projets de machines conçues pour des domaines d'activités très diversifiés, nous citerons une machine servant à extraire la houille, un « tapis roulant » employé dans les mines à charbon, un moulin à vent à hélices rotatives, et l'invention d'une machine hydraulique pour évacuer l'eau et assécher les polders hollandais.

A partir de 1812, la concurrence et les événements politiques vont considérablement freiner l'activité débordante d'Hubert Sarton. Des revers de fortune le mènent à la ruine ; il prend sa retraite en 1820 et meurt à Liège, le 18 octobre 1828, à l'âge de 80 ans.

Il avait eu huit enfants, parmi lesquels on citera François-Joseph, dont le fils Edouard I eut trois enfants horlogers : Edouard II (1847-1913) ; Joseph (1848-1919) et Adolphe (1857-1929).

Edouard II s'était installé en 1870 au numéro 168 de la rue Saint-Gilles. Il est le dernier des Sarton à avoir construit une horloge qui existe encore et fonctionne toujours. Ses descendants se sont contentés de vendre et de réparer. Edouard II eut un



fils Armand I, né en 1874 et qui succéda à son père. Armand II, fils d'Armand I, est né en la même maison de la rue Saint-Gilles. C'est le dernier horloger de la lignée des Sarton, il cesse ses activités professionnelles en 1981.

Il a conservé pieusement quantité de documents provenant de ses ancêtres. Parmi ces documents, on citera les armoiries d'Hubert Sarton accompagnées des mots «Hubert Sarton, horloger de S.A. le prince de Velbruck, de S.A. le prince de Lorraine, de S.M. le roi de Hollande».

Armand II nous a signalé que Sarton est le nom d'un petit village du Pas-de-Calais, qu'un descendant de Hubert fut professeur à l'Université de Harvard, aux Etats-Unis ; que les Sarton du Jonchay, descendants de Dieudonné et habitant dans la vallée du Rhône furent anoblis par le Pape. Il existe encore des Sarton à Bruxelles et à Ciney.

Bon sang ne peut mentir. Marie-Barbe Sarton, fille de Hubert et née en 1783, épousa Jean-Baptiste Dumont. De leur union est né André Dumont, le célèbre géologue, dont la statue s'élève place du 20-Août.

Ann CHEVALIER
Jean-Paul PHILIPPART

AUTOUR DE LA PERSONNALITÉ MARQUANTE D'HUBERT SARTON

Au pays de Liège, la famille des De Befve, originaire de Befve-Lez-Thimister, s'est distinguée dans le domaine pointu de la mécanique horlogère depuis les années 1550 à 1793, grâce à une longue lignée de maîtres horlogers.

Le plus célèbre de la famille s'appelle Gilles (1694-1763), il s'installe à Liège en 1726, après avoir acquis une grande maîtrise en horlogerie et en mécanique de précision.

Accompagné de son cousin Jean, il fut chargé de construire une horloge à carillon destinée à la cathédrale de Lisbonne. Ils s'embarquèrent pour cette ville afin d'y diriger eux-mêmes les opérations de montage. Cette horloge, placée sur une rotonde, montrait à chaque heure sonnante un personnage sortant d'une niche. Aux douze coups de midi et de minuit, les statues des douze apôtres apparaissaient au public.

Gilles, de retour au pays, perfectionne son art et devient en 1740, horloger du prince-évêque Georges-Louis de Berghes, recevant le titre «d'horloger de Son Altesse le Prince». Il réalise des montres marquant les secondes, les minutes, (sans roues de champ), une horloge remarquable dont le cadran indique les heures, minutes, secondes, jours, mois et nous montre les phases lunaires, qui se trouvait autrefois, au château de Colonster. Parmi ses réalisations, épingleons des cartels raffinis alliant écaille ou bois imitant l'écaille et bronzes dorés, avec statuette faitière couronnant la pièce, ainsi que des mouvements intégrés dans des gaines en bois finement sculpté.



Nommé horloger de la cathédrale Saint-Lambert, en 1752, il crée pour celle-ci une nouvelle horloge à carillon.

Gilles de Beefe eut trois fils : François, Nicolas et Jean-François. Les deux premiers travaillèrent de concert pour réaliser une nouvelle horloge à ingénieux mécanisme alliant fer et cuivre, destinée à l'église Saint-Servais à Maastricht.

Plusieurs membres de cette lignée se sont distingués en art horloger. Ils ont réalisé de nombreux mouvements d'horloges, dont certains à complications variées : montres à sonnerie, réveils, horloges à secondes, à quantième, à lunaisons, à carillon de douze airs,...

Certains mouvements sont signés De Befve ou De Beefe, orthographes le plus couramment rencontrées, mais sans précision de prénom.

De nombreux autres artisans horlogers gravitaient autour de la personnalité marquante d'Hubert Sarton et s'étaient illustrés dans la réalisation de garde-temps de belle facture démontrant un savoir-faire ingénieux. On peut citer la famille des Boty, Paul Conrard, Gérard Cornélis, L.J. Laguesse, J. Denis Mouzon, Henri Ronge, Henri et Mathieu Rossius, Gilles Rouma, Jacques Wampe, ...

Les ébénistes ont contribué, eux aussi, à l'essor de l'art horloger, en réalisant des gaines et des meubles destinés à recevoir des cadrans et des mouvements d'horloges. L'horloge de parquet devenant l'une des pièces de mobilier les plus appréciées et les plus familières des intérieurs liégeois.

Le Liégeois Michel Herman a réalisé, avec beaucoup de dextérité, plusieurs porte-montres. Un des plus beaux exemplaires, conservé au Musée d'Archéologie et d'Arts décoratifs, représente une colonne antique supportant le cercle destiné à contenir la montre orné de rinceaux et sommé d'un nid d'oiseaux aux ailes déployées. Une guirlande florale se déploie gracieusement pour rejoindre le socle où l'on rencontre plusieurs animaux finement sculptés.

Jean-Paul PHILIPPART

PUBLICATION

Un ouvrage «L'âge d'or de l'horlogerie liégeoise» vient d'être publié à l'occasion de cette grande exposition. Le livre édité par Florent Pholien en 1933 reste un écrit de référence en ce qui concerne ce domaine très pointu qu'est l'art horloger. Il est désormais réédité dans une nouvelle version enrichie et corrigée par le résultat des recherches effectuées par André Thiry, autodidacte passionné d'horlogerie et collectionneur averti.

La première partie nous fait voyager dans le passé en nous remémorant les principaux instruments de mesure du temps utilisés depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen-Âge, période cruciale durant laquelle débute l'invention de mécanismes horlogers.

La seconde partie retrace l'histoire de l'horlogerie depuis la Renaissance jusqu'au XIX^{ème} siècle, détaillant ensuite les différents types de mécanisme et acces-

soires des inventeurs liégeois, sans oublier l'aspect esthétique et artistique des divers types d'horloges, de pendules et de montres.

La troisième partie met en évidence les principaux artistes horlogers liégeois et nous donne un nouvel éclairage sur la personnalité de Dieudonné-Hubert Sarton, en mettant l'accent sur les innovations mécaniques qu'il a apportées dans divers domaines scientifiques. Inventeur et perfectionniste, grâce lui est rendue dans cet ouvrage, puisqu'il est prouvé que notre illustre horloger a mis au point une montre automatique, déposée à l'Académie des Sciences en 1778.

Le dernier chapitre est un répertoire des horlogers et fabricants d'articles d'horlogerie de la principauté de Liège et de sa périphérie, comprenant plus de 800 noms dont environ 400 ont été ajoutés par André Thiry, doublant ainsi le nombre de noms repérés par Florent Pholien.

L'iconographie est enrichie d'une centaine d'illustrations en couleurs donnant une nouvelle vie à l'ouvrage de 1933 grâce au graphisme et à la mise en page originale. La publication devient ainsi un album luxueux à caractère scientifique permettant à la fois aux amateurs et aux initiés de s'intéresser à un domaine tout à fait particulier et intemporel.

«Ô temps suspends ton vol» est la maxime idéale que l'on souhaite à toute personne ayant envie de se plonger dans la lecture de ce livre.

Jean-Paul PHILIPPART

PUBLICATIONS SUR L'HÔTEL D'ANSEMBOURG ET AUTRES PRESTIGIEUSES DEMEURES LIÉGEOISES

Paul C. Hautecler, Maurice Lorenzi (secrétaire adjoint du Bureau de l'IAL) et Emmanuel Vanderheyden ont uni leurs efforts pour publier une très attrayante brochure : «Promenade en Féronstrée et Hors-Château à Liège. Visite de quelques hôtels de maître du XVIII^{ème} siècle». Six : l'hôtel Somzé, l'hôtel d'Ansembourg, l'hôtel de Hayme de Bomal, l'hôtel Vander Maesen, l'hôtel de Sauvage, l'hôtel de Stockhem de Heers et l'hôtel de Spirlet. Certains bien connus, d'autres moins, voire beaucoup moins. Textes concis, illustration abondante et de très belle qualité. C'est le n° 35 de la collection «Les carnets du patrimoine», éditée par le Ministère de la Région wallonne (DGATLP. Division du Patrimoine).

Nathalie de Harlez de Deulin publie un substantiel article dans le n° 45-46 des «Cahiers de l'urbanisme» : «Décors immobiliers exceptionnels en Wallonie» (p. 71-89, sp. 78-84). La Commission royale des monuments, sites et fouilles lui a confié la coordination d'un somptueux ouvrage intitulé «Décors intérieurs en Wallonie». Il comptera trois tomes. Le premier (270 pages, 247 illustrations en couleurs et 30 en noir et blanc. 37 euros) peut d'ores et déjà être acquis au secrétariat de la Commission (13c, rue du Vertbois, 4000 Liège, tél. 04 2329861, fax 04 2329899, courriel info@crmsf.be) et au Musée d'Ansembourg.



PATRICK CORILLON : INTÉGRATION À LA FAÇADE D'UN HÔTEL DE MAÎTRE, 13, RUE BONNE FORTUNE À LIÈGE

VERRE SABLÉ 2002

La maison du 13 de la rue Bonne Fortune à Liège ne constitue pas un bien exceptionnel. Construit entre 1760 et 1780 en briques et en calcaire, il témoigne de ce que pouvait être alors un hôtel de maître sans prétention stylistique particulière et de la prégnance que le goût classique, notamment sensible dans la sévérité de la façade, a pu avoir sur ce type d'édifice dans la seconde moitié du XVII^{ème} siècle. Théodore Gobert¹ signale qu'en 1845, y a été fondé le pensionnat de M^{lles} Journeaux auquel une école normale est annexée. En 1902, la Ville de Liège acquiert les locaux pour y installer une école professionnelle de plomberie à laquelle sont adjointes, quelques années plus tard, les écoles professionnelles de tailleurs et de menuisiers. Cette occupation mène à un délabrement sévère de l'édifice, en ce compris de ses parties classées. En 1985, quand le Crédit à l'Industrie achète le bâtiment à la Ville, il faut mettre sur pied une campagne de restauration importante. Sans vraiment apporter de plus-value patrimoniale, les travaux permettent à la banque d'y installer des bureaux, salles de réunion et de réception ainsi que des «espaces culturels» notamment destinés au montage d'expositions. C'est en 1997 que le Crédit à l'Industrie se défait de la maison alors achetée par un particulier qui confie à Charles Vandenhove le soin d'y aménager une habitation. Comme pour presque tous ses projets, l'architecte liégeois a fait appel à une série d'artistes : Daniel Buren, Sol LeWitt, Jean-Pierre Pincemin, Sophie Ristelhueber et Patrick Corillon. Seule une partie des interventions de ce dernier et le porche dessiné en collaboration avec Buren sont visibles de la rue.

Cette condition de visibilité constitue d'ailleurs un élément de compréhension des œuvres intégrées par Corillon au portail et aux fenêtres de la façade. L'une et l'autre «fonctionnent» en créant des liens entre l'intérieur et l'extérieur du bâtiment. Ainsi, les inscriptions sur le vitrage de l'entrée reprennent-elles en morse les textes des intégrations que l'artiste a réalisées dans la maison. De même, Corillon a conçu chacune des formules inscrites sur les vitres du premier étage comme autant de palindromes ... lisibles de gauche à droite et de droite à gauche mais aussi de l'intérieur comme de l'extérieur.

Autre caractéristique commune à ces deux œuvres : la nécessité de les décrypter. Il y a chaque fois quelque chose à traduire. Patrick Corillon a souhaité que du temps soit consacré à ces travaux et à la maison à laquelle ils s'intègrent. On doit s'attacher à l'esprit du lieu. Et l'artiste nous y invite en laissant les matériaux porter les œuvres : ses histoires sont formulées de telle façon que le bois, la pierre, la brique, le métal, le verre en deviennent les véritables protagonistes.

Pierre HENRION

¹ GOBERT Th., *Liège à travers les âges, Les rues de Liège*, Bruxelles, 1976.



IMPORTANTS TRAVAUX DE RESTAURATION À L'UNIVERSITÉ

Alors que le transfert de ses services au Sart Tilman continue au rythme de ses disponibilités financières, l'Université de Liège ne néglige pas l'entretien et la restauration du bâtiment central de la place du 20-Août qui est son berceau historique et, à long terme, le seul bâtiment universitaire qui sera conservé au centre de la ville.

Dans ce contexte, avec l'aide la Région Wallonne et, dans une moindre mesure, de la Ville et de la Province de Liège, des travaux importants sont entrepris ou envisagés.

ENTRETIEN DE LA FAÇADE, PLACE DU 20-AOÛT

Cette façade, construite en deux temps à la fin du XIX^{ème} siècle, présente de nombreuses dégradations dues au vieillissement (pierres délitées et descellées, fissures, végétation,...). Une barrière de sécurité a d'ailleurs été placée pour empêcher la circulation des piétons le long de la façade, vu le risque de chute de certains éléments.

La façade, dont une partie seulement est actuellement classée comme monument (le classement de l'autre moitié est en demande), va être restaurée en respectant strictement son architecture d'origine. Dans un premier temps, les pierres seront réparées et certaines d'entre-elles seront reconstituées. Dans un deuxième temps, la façade sera nettoyée et protégée contre les agressions de l'environnement et les graffitis. Les châssis seront restaurés et repeints.

RESTAURATION DE LA SALLE ACADÉMIQUE

La Salle Académique a été construite dans les premières années de l'occupation des lieux par l'Université, sur une partie des fondations de l'ancienne église des Jésuites et en récupérant les matériaux de celle-ci. Elle a été inaugurée en 1824. D'une architecture austère à l'extérieur, elle se présente comme un parallélepède aveugle en pierres.

La salle est en hémicycle, entourée d'un péristyle à deux étages. Bel exemple d'architecture néo-classique due à l'architecte Jean-Noël Chevrone, elle est surtout un lieu chargé d'histoire et de culture, puisque c'est là que se déroulaient toutes les manifestations officielles et prestigieuses liées à la vie universitaire.

Dépassée d'un point de vue acoustique et confort, elle a été abandonnée au profit des nouveaux auditoriums du Sart Tilman et aucune manifestation importante ne s'y déroulait plus.

Le dossier de permis d'urbanisme pour la restauration a été introduit par l'Université via le Professeur Jean-Pierre Collette, Directeur du CRAU. Les plans et les spécifications ont été mis au point par le LAPT (Laboratoire Architecture Photogrammétrie Topographie), dirigé par le Professeur Peters.

En tant que monument classé, répertoriée comme patrimoine exceptionnel, la Salle Académique sera restaurée de façon à lui rendre autant que possible son aspect d'origine. Les sièges et l'installation audiovisuelle constitueront le seul apport contemporain témoignant de l'évolution des besoins en confort et en équipement. Ils sont étudiés pour cohabiter harmonieusement avec l'architecture d'origine.

En restaurant la Salle Académique, l'Université se dote d'un outil performant et prestigieux qui est aussi un lien entre un passé dont elle est fière et un avenir qu'elle envisage avec confiance. A l'image d'une institution qui se veut ouverte sur le monde, l'Université mettra également la salle restaurée à la disposition de la Communauté extra-universitaire.

Christian EVENS
Administration des Ressources
Immobilières de l'ULg

RECHERCHES SUR LES JEHOTTE, ALIAS JÉHOTTE

Aucune famille de Herstal ne s'est autant illustrée dans le domaine des arts que celle des Jehotte (Cat. exp. Herstal. *Un patrimoine pour une nouvelle commune*, Herstal, 1980, p. 116-117, 131-136 et 138-139)

Léonard (1772-1851), graveur, et son fils Louis (1803-1884), sculpteur, ont été l'un et l'autre retenus pour l'exposition *Vers la modernité* (Liège, 2001, p. 53, 81, 82, 83, 105, 350, 510 et 511. Voir aussi A. CREUSEN, *La sculpture civile urbaine à Liège de 1830 à 1940*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. 110, 1999, p. 243, 244, 252, 258 et 260). En la circonstance, je les ai confondus (p. 105, fig. 81 et p. 382, n° 309), comme bien d'autres. Mon erreur m'a amené à les étudier. Cela m'a conduit au Musée de Herstal. Le projet d'une exposition y est né. Mes recherches se sont concentrées sur Louis, qui a fait à Bruxelles une carrière jalonnée de succès et de graves déconvenues et qui a changé son nom en y ajoutant un accent; une étude fouillée est en voie d'achèvement.

Le moment est venu de le faire savoir, dans l'espoir de voir sortir des documents de l'ombre, en particulier des vues photographiques anciennes de la statue équestre de Charlemagne, œuvre maîtresse de Louis. Ou encore de faire réapparaître des œuvres dont la disparition est à déplorer: ainsi le portrait de Léonard par Louis placé sur la tombe, introuvable aujourd'hui, de la famille au cimetière de Vivegnis. Ainsi le portrait de Félix, autre fils de Léonard, volé au cimetière de Robermont (Photo IRPA 1981 M 165970).

Pierre COLMAN

TROIS LÉON EN QUÊTE D'IDENTITÉ

L'article publié dans la troisième livraison de l'année sous le titre «Les trois Léon» a mis à l'épreuve la sagacité des lecteurs. Plus d'un aura donné sa langue au chat. Voici des clés; pas toutes.

L'auteur de l'article, Léon III, c'est Léon Wuidar, qui a comme moi l'honneur d'appartenir à la Classe des Beaux-Arts de l'Académie royale et qui est «néanmoins» (comme disait Jean Lejeune avec un sourire en coin) mon ami. Nous cultivons l'un et l'autre le sens de l'humour; tout comme, espérons-nous, les membres de l'IAL; en ces temps si troublés, c'est plus que jamais une nécessité vitale.

Le second Léon avait pour nom Koenig. Il a été après Jules Bosmant le conservateur du Musée des Beaux-Arts et du Musée de l'art wallon. Les titulaires d'un diplôme d'histoire de l'art et archéologie regrettaient naturellement qu'il ne fût pas l'un d'eux, mais reconnaissaient sans ambages sa parfaite urbanité. Dans son *Histoire de la peinture au pays de Liège*, écrite entre mai 1939 et novembre 1942, complétée en 1950 et sortie de presse en 1951 aux éditions de l'APIAW, ils voyaient clairement les faiblesses des pages consacrées à l'art ancien, mais aussi l'intérêt de celles qu'enrichissait l'expérience personnelle de l'auteur.

Léon I ne saurait être, aux yeux de Léon III, que Léon Philippet. C'est douteux. Né à Liège le 14 juin 1843, ce peintre attachant a passé à Rome la majeure partie de son existence; il y a pris femme et y a fondé une famille. Il est mort chez son fils, à Bruxelles, en 1906. La date exacte reste ignorée; Gobert ne la connaît pas, ni David Bronze, qui a consacré son mémoire de licence à l'artiste et en sait long sur son compte. Mais c'est le lieu qui importe. On ne voit pas pourquoi la dépouille mortelle aurait été ramenée à Liège. M^{me} Chantal Mezen, qui a publié un livre sur le cimetière de Robermont et qui en prépare un sur celui de Sainte-Walburge, n'a pas trouvé trace de Philippet. Même carence dans les deux ouvrages récents de Cecilia Vandervelde, *La nécropole de Bruxelles* et *Les champs de repos de la région bruxelloise*.

Le pluriel «des musées» mérite l'attention : aujourd'hui répandu dans notre ville, il n'y avait pas cours en 1906. À Bruxelles si...

Pierre COLMAN

POURQUOI PAS VOUS ?

Vous qui comptez parmi les lecteurs les plus avertis de ces Chroniques, entrez donc dans le petit cercle des auteurs qui les alimentent. Le comité de rédaction souhaite vivement l'agrandir.



**BIBLIOTHÈQUE DES MUSÉES D'ARCHÉOLOGIE
ET D'ARTS DÉCORATIFS
ACQUISITIONS RÉCENTES**

Mobilier

MANNONI, Edith. *Mobilier de Belgique et de la Flandre française*.- Paris : Ed. Ch. Massin, 2001. [747+749(493)*]

WEBSTER, Donald Blake. *Rococo to Rustique : early French-Canadian furniture in the Royal Ontario Museum*.- Toronto : R.O.M., 2000. [747+749(7)]

Verrerie

CAPPA, Giuseppe. *Le Génie verrier de l'Europe : témoignages de l'Historicisme à la Modernité (1840-1998)*.- 2e éd.- Sprimont : Mardaga, 1998. [748.035/036]

MONTES DE OCA, Fernando. *L'Age d'or du verre en France 1800-1830 : verres de l'Empire et de la Restauration*.- Paris-Levallois : Fernando de Oca, 2001.- Nos collections : JB/1 et C/277. [748(44)*]

MORETTI, Cesare. *Glossario del vetro veneziano dal Trecento al Novecento*.- Venezia : Marsilio, 2002. [748(03)]

NERI, Antonio. *L'Arte vetraria / introduzione e cura di Ferdinando Abbri*.- Firenze : Giunti Gruppo, 2001.- (Biblioteca della Scienza italiana; XXV).- L'édition originale date de 1612 ; nous possédons la 4e éd. italienne (1678), l'éd. française d'Haudicquer de Blancourt (1697) et la version "Neri, Merret et Kunckel" traduite par Holbach (1752). [748.02]

SOETENS, Johan. *In glas verpakt = Packaged in glass : European bottles, their history and production*.- Amsterdam : De Bataafsche Leeuw, 2001. [748(B)]

VAN DEN BOSSCHE, Willy. *Antique glass bottles : their history and evolution (1500-1850)*. A comprehensive, illustrated guide with a world-wide bibliography of glass bottles.- Woodbridge : Antique Collector's Club, 2001. [748(B)]

L'ART DANS LA RUE

Une boîte vitrée a été récemment fixée sur l'immeuble de Hors-Château qui porte le n° 42. Elle contient une oeuvre de Barbara Ann Augustijn, étudiante en arts plastiques à Rotterdam, «L'Arbre de la Connaissance». C'est l'*Alcuin Award* décerné en 2001 à quatre des écoles d'une artère qui n'en compte pas peu. La boîte porte les traces d'une tentative d'effraction; un amateur sans scrupule de sculpture d'avant-garde, ou, plus tristement encore, un voleur ou un vandale ?



FAÇADES LIÉGEOISES PROPRES À AFFÛTER LE REGARD

La façade de l'immeuble qui porte le n° 31 dans la rue de l'Université vient de subir un ravalement qui prête le flanc à la critique. Enduite à l'origine, elle cachait de médiocres briques appareillées à la diable. Elle les exhibe maintenant, ce qui lui donne l'air d'une médiocre construction rurale. Les chambranles n'ont plus de montants; les linteaux sont sans supports. Rien de plus éloquent que le contraste avec la maison voisine, dont les étages n'ont pas été saccagés. La Ville ne récompense-t-elle pas d'un subside les interventions ainsi conduites? Dans l'affirmative, le règlement est à modifier. C'est d'autant plus nécessaire que les cas analogues sont nombreux. Rue des Carmes, les immeubles numérotés 13 et 15 en offrent un beau : le n° 13, fort bien conservé, retrouverait toute sa dignité si le rez-de-chaussée et les montants des chambranles du premier étage étaient entièrement peints en gris assorti à la pierre naturelle; le n° 15, lui, n'est plus qu'une ruine «au niveau» visuel. Rue Haute-Sauvenière, presque en face du chevet de Sainte-Croix (autre matière à grincements de dents), trois façades formaient un ensemble peu banal; celle de gauche et celle de droite ont été scalpées. Comme celle de l'immeuble sis au n° 56 de la rue Cathédrale, aile droite d'un ample bâtiment dont elle est l'élément le plus sinistré.

Au pied de la rue du Jardin-Botanique, le processus d'enlaidissement a sévi davantage. Il y avait là, les seniors s'en souviendront, deux bâtiments en pendants d'inspiration palladienne, agrémentés d'un balcon incurvé et de deux colonnes ioniques. A n'en pas douter, ils ont été élevés au lendemain de la création de la voie en 1838. Du côté aval, l'enduit a été arraché et des enseignes voyantes ont été placées. Du côté amont, c'est le bâtiment tout entier qui a été rasé. Il a été remplacé par un building, un de ceux qui font régner la cacophonie tout au long du boulevard d'Avroy, où l'unité dans la diversité n'est plus qu'un lointain souvenir, comme dans les autres grandes artères de la ville.

Les immeubles commerciaux qui portent le n° 33 et le n° 35 de la rue Grétry avaient subi de même une modernisation dans le goût détestable, made in USA, qui a fait tant de ravages au cours des «Golden Sixties» : vitrines aussi grandes que possible, racoleuses comme des péripatéticiennes. Les rez-de-chaussée ont été récemment refaits avec le souci de rétablir l'harmonie avec les étages, ô merveille! Mais des décrochements dont on ne voit pas la justification gâtent le plaisir.

Au n° 51, de la rue du Pont d'Ile, un immeuble ancien offre depuis longtemps déjà un bel exemple d'intervention résolument contemporaine. On a cru embellir les poteaux d'acier en les déguisant sous une peinture imitation bois clair.

Un rez-de-chaussée a miraculeusement échappé à l'adaptation aux «nécessités» du «bizness» au n° 15 de la rue Sœurs-de-Hasque. Toute en pierre, néo-classique, la façade montre des gouttes empruntées au style dorique. Le classement est recommandé depuis presque trente ans déjà (*Le patrimoine monumental de la Belgique*, t. 3, 1974, p. 396).



Une ville célèbre pour sa beauté fait penser à un choral exécuté par des exécutants sans nombre qui sont à peu près tous très attentifs à chanter juste.

Pierre COLMAN

12, PLACE DE BRONCKART

Les places publiques comptent pour beaucoup dans la beauté des villes historiques, nul ne saurait le nier. Liège n'est pas particulièrement gâtée à cet égard. Lorsqu'au XVII^{ème} siècle tant de merveilles de ce genre ont été créées en France, elle n'a pas suivi le mouvement. Elle s'est ébrouée au siècle suivant. La réussite la plus remarquable ? Sans doute les Terrasses d'Avroy, ouvertes sur le fleuve et sur le parc nouvellement créé, à l'origine ornées aux quatre coins de parties arrondies qui se répondaient. Aujourd'hui, alors que l'art floral continue à s'y épanouir dans une harmonieuse ordonnance, l'architecture y gémit sur les méfaits du laisser-faire.

Autre réussite, dans une discrétion du meilleur ton : la place de Bronckart. Lorsque le classement des façades a été envisagé, les hésitations n'ont cependant pas manqué : une homogénéité « unique à Liège » (*Le patrimoine monumental de la Belgique*, t. 3, 1974, p. 73), certes ; mais rien de vraiment exceptionnel. Et surtout, la création d'un garage au n° 12 ; l'équivalent d'un coup de claxon pendant l'andante d'une symphonie classique... Les partisans du classement l'ont pourtant emporté : l'exemple ne manquerait pas d'être suivi si le hola n'était pas mis ; et la défiguration n'était pas irréparable.

Elle n'a jusqu'à présent été réparée en aucune façon. Les gens de mon espèce ont pris l'habitude de détourner le regard avec un soupir ou une grimace. C'est montrer trop peu de combativité et d'imagination. L'effet serait déjà beaucoup moins affligeant si le large rectangle agressif de la porte était peint en gris moyen plutôt qu'en blanc et si le chambranle clinquant qui le souligne était recouvert d'un enduit approprié. Il serait bien meilleur encore si appel était fait à un peintre habile dans l'art du trompe-l'oeil. Les distraits croiraient voir la façade originelle. Les attentifs évalueraient avec amusement le degré de réussite. La dépense ne serait pas grande. Mais comment trouver un « sponsor » dès lors qu'il n'y a pas à la clé de « return » ?

Pierre COLMAN

